

Compte-rendu d'entretien

Buéa - Cameroun

Enquêté n° 9

Date de l'entretien : samedi 29 mai 2010

Durée de l'entretien : 1h45

Âge : 51 ans

Niveau d'étude : diplôme d'enseignant (bac +1).

Statut marital : marié en 1980.

Profession officielle et revenu mensuel : directeur d'école primaire, 210 000 Fcfa.

Autres activités et revenus mensuels : exploitant agricole, 100 000 à 2 000 000 Fcfa.

1. Parcours et présentation

Enfance : profession des parents, origine sociale, éducation reçue, rapport aux traditions

Il a passé son enfance dans le village nommé Fotouni, dans le département du Haut Nkam, arrondissement de Bandja, dans le quartier Famlane, dans l'ouest du Cameroun. Il parle Bafang et Foutouné.

Vivants, il a une sœur et un frère. Le premier frère était gendarme, il est retraité, il est à Buéa Town, il vend des roues d'occasion ; sa petite sœur est ménagère au village. En tout, ils étaient cinq.

Parents : Ce sont des Bamilékés, c'est le plus grand groupe ethnique de l'ouest du Cameroun. Chacun de ses parents à sa propre langue mais ils se comprennent. Dernièrement ils habitaient à Fotouni. Mais ils n'y ont pas toujours vécu : « ils ont immigré parce qu'en période de maquis, quand ils sont sortis de la brousse, on est encore venu chez nous ramasser tous ses effets et brûler, on disait qu'il était de ceux qui voulaient l'indépendance, une affaire politique quoi. Il a donc été obligé d'immigrer de peur d'être tué. Il est allé à Tombell. Pendant ce temps ma mère est restée au village s'occuper des biens avec ses deux autres femmes. Au village ils sont propriétaires de presque un demi-hectare. Il n'y a pas de titre de propriété, chez nous ce n'est pas ça. La propriété est coutumière : on n'a pas les titres fonciers que les blancs ont apportés. On sait que sur tel terrain c'est tel parent qui était là et on continue. Mais actuellement on veut titrer parce que comme il n'y a pas assez de terrain actuellement, les

gens veulent s'en approprier. On a fait un dossier au village pour titrer il y a près d'un an mais ce n'est pas encore sorti.

Ce sont ses parents qui ont financé ses études, et vers la fin son grand frère qui était gendarme. Son grand frère lui envoyait constamment de l'argent de poche. « Le week-end, comme je n'étais pas loin du village, j'allais en vélo de Mbo à Fotouni m'approvisionner en vivre : chercher de quoi manger toute la semaine et parfois tous le mois ».

Père : Il avait trois femmes. À l'époque, il était le plus grand commerçant du village, Foutouné, il traitait avec les grecs pour vendre des pains. À Bafang, les boulangeries étaient détenues par des grecs : ils venaient au village déposer le pain que son père vendait.

Il militait dans le parti qui en ce temps là était en vigueur, parce qu'on obligeait tout le monde à être membre de l'UPC sinon on vous éliminait. C'était extrêmement difficile il fallait donc enrôler tout le monde dans l'UPC.

Mère : Elle était de Bandja, pas de Fotouni. Elle parlait Bafang. Elle était ménagère.

Sa jeunesse était mouvementée étant donné qu'il est né en 1959 dans le maquis, « c'est-à-dire en période de troubles ». C'était très difficile. Pendant la lutte pour l'indépendance du Cameroun.

« En brousse nous étions encore très jeune mais je sais qu'on habitait dans des maisons extrêmement délabrées, on faisait des huttes pour s'abriter un peu et on y habitait ».

« Je ne sais pas comment on vivait mais on raconte que les gens vivaient de la culture, beaucoup plus la cueillette, puis on allait dans les villages faire des razzias, s'accaparer des biens qui se trouvaient là. Mais moi j'étais encore enfant. ». « Étant donné qu'il y avait le désordre au village, on m'a envoyé à **Dschang** où j'ai commencé l'école. Mon oncle était infirmier, c'était le seul de la famille qui travaillait à cette période là, qui était vraiment fonctionnaire. On était logé dans une maison administrative à Dschang. Dans la maison on était quinze car il avait pris tous les enfants de la famille, il avait trois femmes et beaucoup d'enfants que je ne compte ; il avait cinq enfants plus nous les quinze ça faisait vingt. Et nous étions proches de l'hôpital. Comme nous étions vingt, logé par un fonctionnaire de son état, il ne pouvait pas subvenir à tous nos besoins. À l'hôpital, on distribuait la nourriture aux malades, donc dès qu'on entendait sonner à midi, nous allions nous aligner prendre aussi de la nourriture, mais c'était souvent le samedi et dimanche. Il y avait deux pièces pour les quinze enfants : une pour les filles et une pour les garçons. Pour faire la cuisine, le samedi on allait ramasser du bois. Il y avait un salon, la chambre de l'oncle, une maison moderne. Nous on était dans la dépendance derrière. L'eau courante était constamment coupée, comme aujourd'hui, on se levait vers cinq heures du matin pour aller s'aligner et puiser l'eau. Il y avait l'électricité mais nous utilisions la lampe. C'était dans les années 60 à 62 ».

Scolarité

École primaire à partir de l'âge de 6 ans, dans son village natal, à Fotouni. Il allait à l'école en ayant peur et c'était difficile de se nourrir confortablement étant donné que les parents ne

travaillaient pas suffisamment aux champs. Pour aller au champ, il y avait des jours qu'on donnait, où il fallait se déplacer. Parce qu'au maquis on arrêtait les individus et on les égorgeait.

Comme c'était extrêmement difficile, il est ensuite allé à l'école publique de Bafang où il est resté du CP au CM2. À ce moment, les blancs les tenaient. Il était toujours primé, on donnait des livres aux meilleurs parmi lesquels il était toujours donc ses parents ne se dérangeaient pas de ce côté-là. D'ailleurs, ils n'étaient pas à Bafang mais en brousse, dans le maquis. Son cursus primaire a donc été très bien fait.

C'est lorsqu'il était au niveau du CM1 qu'il y a eu pacification et que ses parents sont sortis de la brousse.

À son époque, il n'y avait qu'un seul lycée à l'ouest, le lycée de Bafoussam. Tous les élèves de l'ouest entraient dans ce lycée donc il y avait beaucoup de candidats si bien qu'il n'a pas été admis la première année. La deuxième année, voyant que les chances n'étaient pas de son côté, son grand frère, gendarme, l'a inscrit dans un **collège privé, Collège Eli Alingé de Mbo** où il a fait de la 6^{ème} à la seconde. Il a obtenu son BEPC après l'oral. Il a fait 2^{nde} D et ensuite puis il a du suivre son grand frère gendarme qui a été affecté dans la région de l'Extrême Nord, à Maroua. Il a continué sa scolarité au **lycée de Maroua**.

Il a d'abord été auditeur libre au lycée de Maroua, le proviseur se nommait Guy Maisoneuf, c'était un français. De la classe de la 1^{ère} D il a viré en C. Puis son grand-frère a été affecté à Garoua, dans la région du Nord où il a fait la 1^{ère} et la terminale et obtenu le probatoire (à la fin de la 1^{ère}) avec 9 de moyenne au **lycée de Garoua**, c'est grâce à l'oral qu'il l'a obtenu. Puis il a eu le bac au lycée de Garoua, en 1976 ou 1977, avec 10 de moyenne, mention passable.

Éducation religieuse : À Bafang, où il a aussi commencé l'école primaire aussi, c'était toujours chez un oncle, il était d'obédience catholique donc « nous nous sommes tous arrimés là, nous étions tous des catholiques, nous avons suivi une formation entièrement catholique ».

En ce temps là, leurs parents n'étaient pas très éveillés parce qu'ils leur interdisaient les sorties, le mot ballon ils l'avaient transformé en balock et en anglais ça donne malchance. Donc quand on allait jouer on nous fouettait et j'ai des cicatrices sur mon pied laissées par ce genre de fouet. En ce temps là c'était la chicotte qui prévalait. C'était interdit d'aller jouer. « Fallait constamment qu'on soit à la maison, soit en train d'étudier, et ça je l'ai beaucoup apprécié parce qu'ils nous forçaient à étudier, le samedi il fallait aller au champ et ramasser le bois, après le bois il fallait rester à la maison étudier. Mais dès qu'ils sortaient, on bifurquait et on allait jouer ».

« Ma mère voulait que je sois docteur parce qu'elle disait constamment que quand elle sera malade c'est moi qui devrait m'occuper d'elle. Même au lycée on m'appelait docteur parce que j'étais fort en science et en mathématiques, c'était mon domaine mais malheureusement je n'ai pas été bien orienté, c'est cette orientation là qui m'a beaucoup eu ».

« Ils m'ont transmis une bonne éducation, c'est seulement l'orientation : il n'y avait pas de spécialiste qui pouvait orienter les enfants donc chacun se débrouillait comme ça. Ils allaient constamment au village. Avant de perdre ses parents il y a deux ans, il amenait chaque fois tous ses enfants au village pour qu'ils apprennent davantage le patois parce que ses enfants parlent beaucoup plus français. Pendant les vacances ou quand il y a des funérailles de parents ou d'arrière-parents : on y va souvent avec tous les enfants ».

Concernant les **traditions** ils essaient de faire ce que faisaient les parents mais il y a ce modernisme qui est venu et a tout transformé. Déjà les enfants ne parlent pas patois, ils entendent mais ne parlent pas très bien : deux de ses filles se débrouillent en patois mais ne parlent pas très très bien.

Choix matrimoniaux

Il n'a qu'une femme. Il s'est marié après sa formation. Pour le choix du nombre d'enfants voir 4 > Polygamie.

Parcours supérieur et professionnel

Après il a fait beaucoup de concours, il a passé trois concours à la fois : l'ENA de Dakar, un concours d'infirmier et l'école normale pour être enseignant.

Il a obtenu l'ENA de Dakar, avec une bourse, vers 1978-1979, mais alors qu'il préparait déjà ses affaires, sa mère a dit qu'il ne pouvait pas partir. Sa mère était au Sud, à Bafang, il lui avait dit de venir pour les adieux. Elle est venue et elle a dit que ça lui poserait des problèmes s'il partait étant donné qu'il était le fils dorloté. Il a donc réfléchi et c'est dire que ça valait plutôt la peine de faire l'ENI, **l'École Normale d'Instituteurs**. Il a donc laissé ce concours passé. Il a fait deux ans à l'école normale parce qu'il l'a fait avec le probatoire. Il était en internat et avait une bourse de 99 000 Fcfa qui lui permettait de vivre décemment. À la sortie de l'ENI, il a été affecté à Guidère où il a enseigné un an avant d'être nommé directeur d'école. Il a fait presque dix ans au nord comme directeur d'école. Puis il a demandé son affectation au sud parce que quand il y avait un problème c'était extrêmement difficile de se déplacer du nord et voyant ses parents vieillissant il a été obligé de se déplacer. On l'a envoyé à Buéa.

Quand il est arrivé on l'a envoyé à l'opération bilinguisme : on enseignait le français aux anglophones. Deux ans après, il a été renommé directeur, on l'a confirmé à un poste de direction. Il a été au groupe 1 et de ce groupe il est descendu à Mutengene puis il est allé à Munia, des localités environnantes de Buéa. Il est actuellement en train de préparer sa retraite.

Il avait suivi une **formation en élevage** parce qu'après le bac, il n'a pas eu du travail tout de suite donc il s'est formé dans l'élevage. Il était à une **université nigériane** pour une formation de six mois en élevage. Le système était bon si bien qu'à la fin de la scolarité au Nigéria on nous donne un budget pour nous installer. Mais finalement, de retour au Cameroun, à Garoua, il a dû se débrouiller donc après cette formation, tout en cherchant du travail, il a lancé des bandes de poulet qui lui permettaient de survivre en cette période. Il a lancé ça puis a toujours

maintenu jusqu'à présent : il a des poulets, des porcs, un champ de plantain : il associe tout ça pour pouvoir survivre le salaire étant extrêmement minime.

2. Description de la profession et autres activités

Il se présente au début de l'entretien comme « agriculteur éleveur » à Buéa. Mais il est encore directeur même s'il sera bientôt à la retraite.

Rencontre avec ses amis naturopathes : A partir des œufs de caille, il a environ 500 cailles qui produisent environ dix plateaux d'œufs par jour. Et on s'est renseigné sur internet et on a vu que ces œufs ont des vertus thérapeutiques. Donc ceux qui en prennent témoignent d'une certaine fiabilité. Donc on essaie d'en discuter avec ceux qui viennent en prendre et on fait des réunions avec eux. Il a acheté les œufs entre décembre-janvier avec le crédit qu'il avait pris à la Bicec de Limbé.

Temps libre : On est câblé, on suit France 24, Afrique 24, CNN. Les enfants regardent par exemple *Tintin*.

Beaucoup de ses amis sont des agriculteurs. Moins de fonctionnaires car « quand vous avez affaire à un fonctionnaire c'est pour vous demander de prêter donc c'est mieux de se familiariser dans le groupe dans lequel vous travaillez ».

Il va parfois faire des recherches sur internet, souvent il préfère se promener pour visiter ses ruches, il reste au champ en suivant les informations à la radio, il préfère écouter « radio France » parce que ça donne des informations fiables. Puis il va sur radio Cameroun quand c'est l'heure des informations.

Sport : Il fait des arts martiaux : judo depuis 1980 et karaté (sa fille a été primée aux jeux universitaires à Douala en judo), chaque matin il s'entraîne. Il fait trois entraînements par semaine. Il fait la course chaque matin. Il va régulièrement à l'hôpital pour voir le taux de glycémie, faire le bilan de santé, il le fait chaque trimestre, régulièrement parce qu'une fois après un entraînement il s'est trouvé trop essoufflé. Il a été à l'hôpital où on lui a prescrit des remèdes et le docteur lui avait demandé de ne plus trop faire d'activité : « c'est depuis que je vais tous les trois mois à l'hôpital ». Donc il continue les activités sportives, et les œufs le renforcent beaucoup aussi parce que souvent il avait des maux de tête. Avec les œufs de caille associés au sport il ne sent plus ces malaises.

Arts martiaux : Il a commencé le judo en 1980 parce que dans le secondaire il s'est fait attaqué à Garou par un groupe de bandits alors qu'il rentrait. Depuis il s'était inscrit au judo, et ils faisaient des tournois interrégionaux. Il a atteint la ceinture marron, il voulait aller au noir mais ses études ne lui ont pas permis de continuer.

Il a eu l'occasion d'utiliser ses connaissances dans les arts martiaux, il a eu l'occasion de se défendre : quand il a été affecté là où il est présentement, dans le sud-ouest, il s'est fait agressé alors qu'il rentrait du marché de Tiko, seul endroit où il pouvait avoir des pièces de Peugeot, venant souvent du Nigéria, pour son pick-up 504 qui avait un problème. Il revenait du marché et il passait par un raccourci pour aller au garage. Trois bandits armés l'ont

attaqué, s'il ne faisait pas assaut il mourait, il s'est défendu et en a paralysé deux et les autres ont fui. C'est cette éducation qu'il transmet à ses enfants, il leur dit que là où ils sont, il faut savoir se défendre, il faut faire des arts martiaux s'il y en a. Macaire n'arrive pas encore à s'inscrire mais il insiste à chaque fois. Parce qu'après sa formation elle peut être envoyée dans une brousse et là-bas elle peut être agressée. Il faut être armé, ne pas attendre d'être attaqué, il faut savoir se défendre. Il a été attaqué plusieurs fois. Une fois il rentrait de Mutengene, il a pris deux gars dans sa voiture qui avaient une clé 14, il s'est défendu.

Une journée : Le matin il se lève souvent à 5h, il fait trente minutes de sport. Il rentre à 5h45, il fait sa toilette, il va d'abord voir comment se portent les caillies dont s'occupe la main d'œuvre familiale et les poulets. Puis il s'apprête pour aller au travail à Mutengene de 7h30 à 15h. En revenant de l'école il va au champ voir le travail qui a été effectué, parfois il pulvérise pour tuer les herbes.

3. Revenus générés et ensemble des dépenses

Il estime qu'après 28 ans de service, on pourrait être au-delà de 400 à 500 000 Fcfa/mois au Gabon ou en Cote d'Ivoire, par exemple au mais au Cameroun on se trouve à 156 000.

« Après la formation je me suis marié et **j'ai constaté que le salaire ne pouvait pas nous permettre de bien vivre, c'est pourquoi j'ai associé à mon travail professionnel un truc parallèle : l'élevage et l'agriculture.** Quand nous sommes sortis, on a commencé à 99 000 puis on est monté à 100 quelque chose et là après vingt-huit années de travail on est à peine à 210 000, avant les baisses de salaires on était à 280 000, mais avec les deux baisses de salaire on est tombé à 72 000. C'est après qu'il y a eu un décret pour nous donner des primes dans le domaine du travail : trois primes ont augmenté de 15 000 ce qui a permis d'augmenter un peu le salaire. Mais le coût de la vie était extrêmement élevé : on ne pouvait pas survivre donc il a fallu qu'on continue avec les activités parallèles qui m'ont permis de m'acheter un lot et de m'occuper décemment de l'éducation de mes enfants parce que déjà, ceux qui étaient au collège privé étaient à l'internat et la pension était au-delà de 500 000 Fcfa par an. Et pour les autres je me suis débrouillé pour qu'ils acquièrent tout le nécessaire pour leur permettre de bien travailler. Les activités parallèles sont par exemple l'élevage de volaille. J'avais des pondeuses mais n'ayant pas les moyens, ayant trois quatre enfants, à l'université, il a fallu que je diminue certaines activités, j'avais eu la chance d'obtenir un marché avec Sodexo Cameroun par le biais de Cugain qui était un français : je livrais chaque semaine des poulets et des œufs à Sodexo donc j'avais vraiment assez de revenus pour pouvoir survivre. Par mois je pouvais avoir des livraisons de 600 000 Fcfa, ça pouvait me faire au-delà de 180 000 Fcfa de bénéfice par mois. »

« Pour être **légaliste** on est légaliste. À Garoua j'avais déclaré, j'avais des titres d'impôts, je payais mes impôts, j'avais fait la déclaration au niveau du commerce. Et ici nous avons formé un GIC, Groupe d'Initiative Commune, et actuellement j'ai un titre de patente, bref, tout ce que l'administration demande pour pouvoir lancer le business ». Avec tout ce qu'il dépense ça fait au-delà de 50 000 par exercice, un exercice c'est un an. « Les montants ne sont pas fixes : quand je vois que j'ai un peu de sous, je lance encore une autre activité, par exemple, la

culture de tomates, de pastèques et des vivres frais tels que le haricot vert et consorts. C'est quand vous gagnez un marché que vous livrez qu'on vous demande de payer certaines taxes étant donné que vous livrez et c'est l'État qui vous paie. Actuellement, j'ai une livraison de plantain dans une entreprise et à partir de là il y a les 5% qu'on paie à l'État pour la délivrance de factures et encore 1% qu'on paie qu'on en a les factures que l'État doit payer. J'ai deux coupes de plantain par mois, quand on va livrer on établit des factures et c'est au vu de ces factures là qu'on paie certains droits à l'État ».

Actuellement il est à 210 000 Fcfa par mois, le brut c'est 156 000. « Avec 156 000 s'il fallait qu'on se loge, qu'on s'occupe de la vieille voiture, ça ne représente rien. Avec cela nous sommes tellement endettés auprès des banques, vous prenez les accreditifs, c'est-à-dire que si vous avez 150 000 Fcfa par mois, la banque peut vous offrir la moitié de votre salaire, c'est-à-dire 75 000 Fcfa. Donc vous prenez 150 000 plus 75 000 Fcfa puis il va falloir payer les 75 000 puisque ça sera toujours 150 000 moins 75 000 Fcfa chaque mois. Ce qui fait que vous vivez constamment sur crédit ».

« On vit crédit sur crédit parce que pour lancer l'élevage, j'ai pris le crédit scolaire à la rentrée pour les enfants. C'est en 24 mensualités et **ils prennent sur mon salaire de 210 000 près de 170 000 Fcfa par mois**. Le dernier crédit date de décembre, c'était pour les funérailles de sa mère. Ici quand il y a des funérailles ça coûte extrêmement cher, c'est tout le village qui sort manger et c'est déjà instauré dans les coutumes Bamiléké c'est difficile de supprimer ça ». Il a pris un crédit d'un million, il en a utilisé une partie pour les funérailles et une partie pour lancer les cailles : il a acheté près de 500 cailles à 2 500 Fcfa par cailles à Yaoundé. Il vend les œufs de caille.

Les activités parallèles il les supervise, il prend les gars qui s'occupent de ça. Le cumul des revenus peut aller au-delà de 300 000 Fcfa par mois et jusqu'à 2 000 000 Fcfa en période de fêtes.

Dépenses

« Si vous voyiez les charges qu'on a. Chaque mois il faut envoyer de l'argent à Macaire, à Simone, à Aurélien si bien qu'avec ça, ça n'est pas facile. À Macaire, il envoie pour la location, la nutrition, les photocopies, ce qui fait à peu près **50 000 Fcfa pour chacun par mois** ».

Il achète ses produits alimentaires et ménagers au marché. Il y a des commerçants ambulants qui viennent de Douala. Il y a des produits camerounais et des produits importés. Par exemple le lait en poudre qu'il achète au kilo n'est pas du Cameroun, la nourriture des cailles, les concentrés, viennent d'Europe et de Belgique. Beaucoup de produits viennent de l'Europe, on est encore dépendant d'eux. Il achète souvent les vêtements à Douala où c'est souvent moins cher qu'à Buéa, au marché aux vêtements à Akwa.

Il est propriétaire de **son logement**, titre en vue, c'est situé à Godouma. Il a un grand salon, trois chambres, une cuisine, une douche et une chambre extérieure, une dépendance. Actuellement ils sont six : lui et son épouse, ses cousins et cousines lesquels sont des élèves.

Sa femme est aussi institutrice. Elle gagne à peu près 150 000 Fcfa. Il a acheté le terrain en 1993 et construit en presque deux mois. Avant il louait à Miles 16, il avait alors un pick-up acheté au Nord grâce à ses revenus d'élevage à quatre millions. Il a eu une Peugeot 504. Aujourd'hui il a une Toyota KE90.

Actuellement il y a **deux permanents** dans sa ferme payés 30 000 Fcfa chacun. Ils s'occupent de l'entretien de la bananeraie, du débroussage, de la porcherie à nettoyer tous jours puis ils vont au champ. Mais il y a surtout les temporaires : quand il y a assez d'herbe dans le champ, vous prenez des gars qui débroussent et vous les payez. Ils sont recrutés à travers des réunions. Il peut employer jusqu'à temporaires. Par an il y a trois périodes pour débroussailler le champ, il y a six personnes par an. Il y a aussi la main d'œuvre familiale : sa femme et des enfants de cousin qu'il a la maison qui s'occupent des cailles. Le matin ils nettoient et donnent la nature avant d'aller à l'école.

La **bananeraie** fait près d'un hectare et demi, un hectare fait environ 1200 plans de bananiers. Le bananier est une plante pérenne et il faut renouveler la plantation tous les trois ans. Il est propriétaire du terrain et le titre de propriété est en vue.

« Pour les **porcs**, on se dit que la rentrée scolaire a lieu en tel mois, je fais une mise bas et je les nourris jusqu'à la rentrée où il faut payer la pension, la location des enfants pour l'année, par exemple 25 000 multiplié par dix mois ça fait 250 000 à Douala. En période de Noël je vends et je paie la scolarité, la pension et la location. Je calcule la mise bas pour qu'en période de Noël les porcs aient six ou sept mois. Je les sors souvent en bande de douze ou de vingt. Je sais que ça va me donner deux millions, je sais qu'il y a quatre enfants. Pour la nourriture j'envoie presque chaque mois. Actuellement, il voulait acheter les engrais pour le champ donc j'ai été obligé de sortir les bandes de poulets que j'avais. **Il a fallu payer le billet d'avion de ma fille pour l'Europe, j'ai sorti près de vingt porcs**, son billet d'avion a coûté presque 850 000 Fcfa, c'était un aller-retour ».

Il a dix boîtes de ruches.

Il a aussi d'autres **terrains**. Derrière là où il vit il a près de 7 000 mètres carrés toujours en voie pour le titre parce que le dossier est déjà fait. Avant c'est Yaoundé qui s'occupait des dossiers de titre foncier et ça mettait long. C'est récemment qu'ils ont essayé de faciliter l'obtention des titres.

Il en est à sa troisième **voiture**. Celle-ci il l'a acquise en 2007, ce sont des vieilleries de l'Europe, ça a presque vingt ans d'âge. Il l'a acheté à Douala à 850 000 Fcfa auprès de vendeurs de véhicules d'occasion.

C'est rare qu'il prête de l'argent. « Avec le seuil de pauvreté c'est rare qu'il rembourse. À moins qu'il ait des activités parallèles, c'est un fonctionnaire. Beaucoup de fonctionnaire viennent vers moi mais j'ai vécu une expérience malheureuse. J'ai prêté près de 400 000 Fcfa à un fonctionnaire qui s'occupait seulement de son travail et il n'a jamais pu rembourser. Ça nous a causé des problèmes et on est devenu des ennemis. Donc il dit que non, il ne peut plus faire ça.

« **Vous savez, l'homme Bamiléké c'est les tontines.** Nous sommes dans des groupes de tontine mais j'épargne. Emprunter c'est difficile parce que les taux d'intérêt sont extrêmement élevés. Moi je préfère travailler avec les banques et en particulier avec la Bicec ». Il a deux comptes bancaires : Bicec et Crédit courant. La tontine est annuelle. « Parfois je donne 5 000 Fcfa. La tontine se fait avec les ressortissants d'un même village ». Lui va à la réunion des gens de Foutouné et de Bafang. Il y a un jeton de présence de 2 000 qui sont redistribués en fin d'année, c'est comme une épargne forcée. Mais je préfère faire tourner mon argent dans les banques plutôt qu'à la tontine. Parce que parfois dans la tontine les gens qui bénéficient deviennent ensuite défaillants, il faut les trainer au tribunal et ça traîne beaucoup. Moi je préfère travailler avec les banques, c'est plus sûr ». À la banque, avant il laissait 10 000 Fcfa, **ce n'est pas stable, parfois il dépose le bénéfice des ventes.** « En business c'est difficile, il faut avoir beaucoup de moyens pour aller garder de l'argent à la banque. Les conditions ne sont pas très requises pour se garer. Le samedi il sort à Douala pour acheter les aliments pour les porcs et la volaille, il ne peut pas laisser l'argent en banque quand il en a besoin pour son élevage ».

Par jour il dépense dans le carburant comme dépense vitale, 5 000 Fcfa par jour, l'entretien du véhicule c'est 50 000 par mois (vidange, entretien du moteur). En moyenne ça fait 10 000 Fcfa par jour. Le matin il faut payer le taxi des cousins et arrière-cousins à la maison : 300 Fcfa aller-retour pour quatre, et il faut aussi leur laisser pour manger en récréation.

Repas : petit déjeuner, midi et soir. Il est dans un groupe de naturopathes. Pour pallier aux maladies telles que diabète, hypertension, ils ont fait un séminaire pour parler de la nutrition. Ils ont déterminé si leur poids est en surplus ou non. Si oui, il y a risque d'attraper des maladies. Maintenant il mange beaucoup de légumes et de fruits et c'est moins cher au marché de Buéa : goyave, papaye, légumes qui pourrissent car les gens ne connaissent pas la valeur de ça. Ils font des réunions pour sensibiliser les gens en leur disant qu'on peut éviter les maladies en consommant beaucoup de fruits et légumes. La réunion c'est une fois par mois. Il est devenu moitié végétarien, il ne peut pas dire entièrement végétarien, car végétarien ce n'est manger rien que des légumes. Le matin, il prend le petit déjeuner : pain et lait. Quand il rentre du champ, il rentre avec un avocat et la papaye. À midi il mange normalement le légume. Le soir les enfants mangent mais lui mangent rien que des fruits à 18h : papaye, goyave, pamplemousse pressé pour dormir. Les habitants de Buéa mangent trop gras : ils consomment beaucoup d'huile de palme qui contient beaucoup de cholestérol : ils ont du surplus de poids et sont obèses ce qui les prédispose au diabète et à l'hypertension.

Santé : Les dépenses de santé sont inopinées. Il ne peut pas dire combien il dépense de la santé. Il n'y a pas de sécurité sociale : « quand on est malade, on est obligé de faire recours à la banque ou faire des prêts pour pouvoir se soigner. Mais moi parfois je sais qu'avec le peu que j'ai à la banque je sais que si j'ai un moindre problème j'y fais recours ». Il fait des bilans de santé car il est un peu sportif.

Il a un docteur qui le suit particulièrement à Tiko. Il va là-bas quand il a un problème, il est dans un centre hospitalier. Il achète ses médicaments à la pharmacie. Pour ce qui est de la médecine traditionnelle, « pour ça alors nous sommes très forts en médecine traditionnelle »,

il nourrit ses cailles avec des plantes médicinales. Il a fait une formation où on lui a montré comment nourrir les cailles. Parce qu'à l'origine, elles devaient rester dans la nature. Ils allaient chercher leur nourriture. C'est à partir de là que leurs œufs sont devenus très thérapeutiques, mais comme on ne peut plus faire ce genre de vie, ils sont mis dans l'enclos et il faut apporter des plantes médicinales dans leur nutrition. C'est pourquoi il les utilise. Quand il a un abcès, il ne va pas à l'hôpital car il ne peut pas s'y faire inciser. Il met des plantes et ça disparaît après un certain temps. Il trouve les plantes dans la nature : les feuilles de goyavier, de papayer, les décoctions qu'il utilise par exemple contre le paludisme au lieu d'aller à l'hôpital et d'acheter des produits chimiques qui ont des effets secondaires néfastes. Donc la médecine traditionnelle il y a recours contre le paludisme, le mal de tête, les blessures, hémorragies, par exemple nasale.

Lui-même sait préparer des remèdes traditionnels. Par exemple pour la perte de poids, pour ceux qui sont obèses, il faut utiliser certains fruits et certaines plantes. Ils ont eu des effets très positifs.

Estimations : Dans le groupe de naturopathe, ils ont évalué que par jour une personne dépense 5 000 par jour à Buéa on prenant en compte le marché pour une famille de presque deux personnes. Comme le seuil de pauvreté est grand, les gens ne se nourrissent pas bien, il y a des familles qui mangent constamment de la banane. Ça va créer des problèmes de santé : maux de tête, diarrhées, paludisme, malnutrition. **Ceux qui vivent bien c'est beaucoup plus les hommes d'affaires**, parce que le fonctionnaire camerounais il est pauvre étant donné les chutes de salaires, or Buéa est surtout composée de fonctionnaires donc ce n'est pas facile de vivre. Y a des gens qui empruntent de réunions en réunions parce qu'avec leur salaire ils ne peuvent pas survivre.

Dépendent de ses revenus : Ses trois enfants, les trois à la maison, sa petite sœur et ses enfants, ça fait plus dix. Il participe financièrement pour les événements familiaux (funérailles, etc.). **Solidarité familiale : Elle est parfaite sauf que la famille africaine est trop élastique.** Il faut s'occuper des arrière-cousins, on n'y peut rien, on a commencé comme ça on doit continuer. Il est amené à refuser de donner : quand il ne dispose pas d'argent il ne peut pas en donner, « on ne peut donner que ce qu'on a ». Comme sa petite sœur qui ne fait rien avec ses enfants, elle a des enfants qui sont diplômés de l'enseignement supérieur qui ne travaillent pas, quand il faut les aider, il les aide.

Ses propres formations : Il en a fait une aux environs de Yaoundé pour la fabrication de champignon chez les Eton, à Obala. Chaque fois qu'il y a une formation il essaie de la suivre. Par exemple il a fait une formation de deux mois sur les œufs de caille à Yaoundé. Pendant les vacances il en profite pour participer à des formations. Celle sur les œufs de caille et les autres sont souvent lancées par des formations. Il fait aussi de l'apiculture, il a des ruches au champ, il avait fait une formation. Il récolte parfois du miel, surtout pour les vendre en période de Noël. Il prend connaissance des formations par la radio ou par l'intermédiaire d'amis.

Il n'a pas d'assurance santé mais pour la retraite, l'État retient un pourcentage sur son salaire.

Si baisse de revenu : Par exemple si on supprime le salaire que l'État lui donne, il ne voit pas ce qu'il peut diminuer. Il va plutôt renforcer ses activités parallèles pour mieux vivre. Donc ça va être du plus, pas du moins. Il ne voit pas les dépenses qu'il peut supprimer pour l'instant. Au contraire, il aimerait changer de voiture, passer de sa petite voiture à une Toyota Land Cruiser, une grande voiture très sécurisante car leurs routes ne sont pas très bonnes. Il y a beaucoup plus de chance d'avoir des accidents avec une petite voiture.

Si hausse : Il va d'abord assurer l'avenir de ses enfants, il voudrait que même s'ils sont fonctionnaires qu'ils aient une activité parallèle. Il pense qu'ils peuvent être fonctionnaires car en l'absence d'aides de l'État, ils ne peuvent pas lancer une activité à l'aide d'une subvention. Il pense que la fonction publique leur permettra d'avoir des moyens dans se lancer dans l'élevage ou l'agriculture qui sont mieux parce que ça paie plus. Il investirait ensuite dans une voiture.

Difficultés rencontrées : Son lieu de service est assez éloigné, à Mutengene, il faut mettre 5 000 Fcfa presque tous les jours. Par semaine on a à peu près cinq jours de travail soit 25 000 Fcfa par semaine. Ce n'est pas facile. Si on ne se débrouillait pas comme ça, ça serait encore moins facile.

| Équipements | LOGEMENT D'ENFANCE | LOGEMENT ACTUEL |
|-----------------------|-----------------------|---|
| Eau courante | Oui mais coupée : non | Oui. |
| Eau chaude | | Chauffe à la cuisine. |
| Égouts | | Ils ont construit grand, ils n'ont pas encore vidangé. |
| Électricité | Lampe | Oui. |
| Internet | | Non, il n'est pas encore câblé, il va s'abonner pendant les vacances quand les enfants sont là, c'est 20 000 Fcfa par mois. |
| Ramassage des ordures | | Non, il fabrique du compost pour utiliser au champ. |
| Appareils | NOMBRE | NOMBRE, DATE, PRIX ET LIEU DU DERNIER |

| | | ACHAT |
|---|----|--|
| Lecteur audio numérique portable (MP3 etc.) | | Sur son téléphone portable. |
| Lecteur DVD/magnéto | | 1 pour la télé et 1 pour l'ordi. |
| Lecteur DVD portable | | |
| Ordinateur fixe | | 1, Akwa, il y a six mois |
| Ordinateur portable | | |
| Radio | 1. | |
| Téléphone fixe | | 1 , il y a six mois |
| Téléphone mobile | | 1, dans un magasin à Akwa, en 2000 |
| Télévision | | 2, salon +enfants, câblé, importé de l'Europe dans un magasin à Akwa, lieu de prédilection de ce qui vient de l'Europe, il y a ??? |
| Ventilateur | | Non, il fait foid ici. |

4. Ses opinions sociopolitiques, ses valeurs

Polygamie

C'est difficile avec la vie actuelle, puisque plus vous avez de femmes plus vous avez des difficultés pour les nourrir, s'occuper d'elles et des enfants. C'est la raison pour laquelle on a limité le nombre d'enfants, on s'est limité à quatre. Car plus vous avez des enfants plus vous devez vous occuper de leur avenir, scolarité, nutrition et tout ça. Moi j'ai opté pour la **monogamie**.

Politique

Il est pessimiste et préfère s'occuper de ses affaires plutôt que de politique, c'est pourquoi il ne vote pas. D'ailleurs, tout se passe à Yaoundé. Pour lui, on n'est pas encore à la démocratie, tous, parti au pouvoir et opposition ont les mêmes mentalités, c'est chacun pour soi.

Enfants

Il a **quatre enfants** : **Simone**, 28 ans, à Douala, a eu beaucoup d'échecs scolaire, elle fait biologie animale en 3ème année, les concours n'ont pas encore été favorables ; la 2ème, **Kamga Reine**, mariée, toujours à l'université, en Hollande, elle fait un dossier pour obtenir une carte de séjour, chez vous vous compliquez tellement, elle était à l'université de Douala ; **Macaire**, a une maîtrise, il l'a orienté vers le système anglophone qui est un très bon système par rapport au système francophone qui est extrêmement difficile car il faut passer toutes les matières, chez les anglophones il faut choisir une matière et s'y mettre donc il l'a orienté vers là. Elle n'a jamais repris une classe. « En maîtrise, malheureusement à Yaoundé ils composent et on ne leur donne pas de résultats. Moi je voulais qu'elle aille en doctorat. Voyant qu'elle était bloquée, je ne sais pas pourquoi on les a bloqués, j'ai été obligé de lui faire faire des concours. Elle a fait interprétariat à l'ESTI de Buéa et l'École Normale. Elle a eu les deux concours. On a jugé bon qu'elle fasse l'école normale ». Le dernier c'est un garçon, il est en classe de terminale, dans un collège privé à Dschang. Ses autres enfants : Simone a fait deux collèges privés : celui de Mbo où lui-même avait fréquenté, et celui de Banga. Le primaire était public.

Il veut transmettre les traditions et une bonne éducation. La préoccupation maintenant c'est qu'en fin de cursus l'enfant travaille et actuellement ce n'est pas facile. Dès qu'on lance un concours c'est tous les diplômés chômeurs qui sont là et le nombre de place est extrêmement réduit. Maintenant **on cherche à ce que l'enfant s'expatrie** pour peut-être trouver un travail.

« Nous les Africains nous n'avons pas ce genre de culture où il faut être syndiqué. Il n'y a pas un syndicat des agriculteurs pour défendre notre cause. Chacun se débrouille de son côté. Cette culture où il faut se regrouper ça n'existe pas. »

5. Sa définition de classe moyenne et pense-t-elle en faire partie ?

Ceux qui sont pauvres sont majoritaires, ils représentent 90% de la population, il y a 5% de moins nantis et 5% de nantis. Lui se situe parmi les 90% parce qu'il vit sur crédit. Dans l'agriculture les intrants coûtent extrêmement chers, un sac d'engrais c'est 23 000 Fcfa. Il faut engraisser le champ deux fois l'an, s'il faut aller acheter une tonne d'engrais ou autre, il faut prendre crédit auprès de la banque, donc vous tournez constamment crédit sur crédit. Pour être vraiment riche, nanti, il faut avoir assez de moyens pour acheter de l'engrais, l'utiliser dans le champ et savoir qu'il y aura assez de revenus pour combler ça. Mais quand vous avez des crédits, le peu de revenus que vous avez vous devez l'utiliser et vous replongez encore dans le crédit. C'est un cercle infernal.

En principe les classes moyennes devraient surtout être les fonctionnaires. Mais étant donné les réductions des salaires à leur simple expression, on ne peut pas parler de classes moyennes parce que : « **moi au Cameroun je vois les pauvres et je vois les riches.** Les fonctionnaires devaient être intermédiaires mais avec les réductions de salaire en 1992, je peux les classer dans la classe des pauvres ». Il y a d'autres activités possibles mais il n'y a pas moyen de les faire prospérer. Par exemple, lui n'a aucune subvention qui lui permette d'aller plus loin. Il est obligé de tourner crédit sur crédit.

Par exemple quelqu'un qui a un revenu de 150 000 Fcfa par mois, s'il n'avait pas tellement de charges et pas de famille élastique, on pourrait le situer dans les 5% intermédiaires.

« Lui, s'il ne tournait pas sur crédit, s'il pouvait avoir une subvention, il se situerait dans cette catégorie, même par exemple d'ONG, sur internet je n'ai pas pu trouver. Même quand vous trouvez quelqu'un les conditions sont telles que vous ne pouvez pas les remplir. Il y a un expatrié qui est venu au Cameroun qui faisait des recherches sur la famille africaine. Il a passé un mois avec nous. Il s'accoutumait tellement qu'il mangeait même nos mets. Il voulait voir comment on vivait en Afrique puisque la vie est différente de l'Europe. Et, par exemple, en Europe l'État subventionne les agriculteurs, ici il n'y en a pas. Il fut un temps où un sac d'engrais de 50 kilos montait à 25 000 Fcfa. Si vous devez en utiliser dix. Et si le prix de ce que vous vendez était stable, par exemple, je prends le cas d'un régime de plantain qu'on vendait à 1 000 Fcfa après que l'engrais soit monté à 25 000 Fcfa. Vous tournez à perte. Et **même les subventions que l'État a en vue pour donner aux agriculteurs, ça n'arrive pas à destination. On entend que l'État a subventionné l'élevage mais nous à la base on n'a rien eu. C'est pourquoi les pauvres resteront toujours pauvres et les riches toujours riches.** C'est la même chose pour ses amis agriculteurs, et s'ils ne font que de l'agriculture ça sera pire. C'est un découragement total. Les intrants en agriculture sont extrêmement chers : les engrais, les pesticides... Par contre ce que vous produisez pour aller vendre ne change pas. Par exemple le cacao ou le café vous le vendez à un prix dérisoire qui ne vous permet pas de survivre ».

Les nantis sont les riches, les grands hommes d'affaires, ceux qui font de l'importation. Qui s'en vont par exemple acheter des véhicules, des engrais, des appareils et qui nous les revendent.

Ascension sociale : Si l'État pouvait subventionner comme en Europe. Parce que la richesse d'un pays, c'est dans l'agriculture. Si on pouvait subventionner l'agriculture camerounaise, il pense qu'il pourrait émerger.